

VINCIANE DESPRET
MICHEL MEURET

composer avec les moutons

lorsque des brebis apprennent
à leurs bergers à leur apprendre

collection HORS LES DRILLES

Débuts de parcours

« Chez nous on dit : “T’es même pas bon à faire berger !”
Ça veut bien dire ce que ça veut dire. » (Rémi)¹

Que cette phrase soit proposée par un berger nous autorise à la relayer sans crainte d’offenser. Les moutons n’ont d’ailleurs pas meilleure réputation. Mais peu de gens songeraient que ce serait les offenser de l’affirmer. Pourtant, offense il y a. Mais elle ne se situe pas dans le jugement qui les exclut des êtres dotés d’intelligence. Il y a des moutons qui sont une offense à ce que veut dire élever, et que cultivent et honorent certains bergers. On peut le dire de manière plus simple, ou plus familière : il y a des moutons mal élevés. Et c’est à eux que ces bergers ont eu affaire. Au début d’aventures qui devaient les transformer².

¹ En France, l’habitude des bergers et bergères est de ne citer leurs collègues que par les prénoms ou surnoms. Il est même fréquent que les noms de famille soient inconnus, ce qui ne simplifie pas l’enquête. Mais comme promis à tous, les prénoms ont été ici remplacés par des pseudonymes, ainsi que les noms des autres personnes évoquées. De même pour les noms des chiens. La plupart des noms de lieux ont également été modifiés.

² Les « bergers » que nous avons rencontrés sont en majorité des éleveurs-bergers, les autres sont bergers salariés. Un éleveur-berger est propriétaire de brebis qu’il garde lui-même au pâturage ; en été, pour la transhumance, il peut devenir salarié d’un groupement d’éleveurs et il garde alors un troupeau important auquel il joint les siennes ; aux autres saisons, notamment en hiver, il peut aussi prendre des brebis en pension. Nous qualifions donc d’« éleveurs » les seuls propriétaires de brebis qui ne les gardent pas, ou plus, mais qui les confient pour une saison à un « berger », qu’il soit berger salarié ou éleveur-berger.

Composer avec les moutons

« Il y a des troupeaux, on ne peut même pas s’imaginer ce qu’ils font le reste de l’année. Pour te donner un exemple, je sais que pour changer de pré, les éleveurs le font avec le camion!... Ils rentrent le camion dans le parc, ils baissent le pont du camion, les brebis montent dans le camion, ils font un kilomètre pour changer de pré. Quand le pré est fini, hop! l’éleveur revient avec le camion, il baisse le pont et les brebis montent. [...] Moi j’ai vu, au début, quand j’arrivais avec ma voiture et que je rentrais dans le parc pour amener de l’eau, les brebis s’agglutiner autour parce qu’elles croyaient que j’allais les rentrer dans la voiture pour les changer de parc. C’est impressionnant! » (Victor). Les mots de William sont étonnamment semblables: non seulement, ces brebis mal élevées refusent de le suivre s’il n’a pas un filet de clôture sous le bras, synonyme d’un changement de pré, mais elles sont terrifiées par le fait même de marcher: « des fois, tu arrives en voiture, au milieu... je ne sais pas, peut-être que je me fais des films, mais tu as l’impression qu’elles veulent monter dans la voiture! »

Il n’est pas étonnant que Victor puisse, à un moment, parler de ce troupeau en le qualifiant de *débile*, en précisant qu’il s’agit de brebis qui ne connaissent pas l’homme, faute d’en avoir vu de près, confinées en bergerie et nourries de foin et de grains par des distributeurs automatiques. Bien sûr, il le concède: c’est pratique. Mais qu’est-ce que cela donne? En un mot comme en cent, cela donne un troupeau *débile*, qui a

Débuts de parcours

peur des chiens, qui a peur de l'homme, aussi. « Et quand toi, tu te retrouves après à garder un troupeau comme ça, l'hiver en collines... elles voient un chien, mais elles ne savent pas ce que c'est. Elles deviennent complètement folles ! La première fois que tu envoies un chien sur un troupeau qui n'en voit pas... ou qui n'en voit pas souvent... c'est un feu d'artifice ! Tu as des brebis qui volent de partout ! » Pire encore, certaines, du fait de ne pas être familiarisées aux hommes, en deviennent *méchantes*, plus particulièrement encore lorsqu'elles ont été rendues gourmandes : plus rien ne les retient, et le berger se souvient de ce troupeau, trop *agourmandi*, qui à l'ouverture des portes de la bergerie et anticipant un aliment particulièrement apprécié au dehors, a piétiné le malheureux qui se trouvait sur leur chemin. Certes, c'était un accident. Et il est vrai que, toute seule ou à trois ou quatre, elles n'auraient, dit-il, pas toutes ces audaces. « Mais quand il y a 300 bêtes, ou 500, ou même 800 derrière celles qui sont devant, et bien elles se disent : "Oh ben, là, c'est bon, de toute façon on est plein de monde !" Tu les vois avancer... »

Méchantes, oui, qui tapent du pied devant le chien. Des brebis qui n'ont aucun respect. Des brebis mal élevées, mal éduquées. Le terme *agourmandies* en dit long à cet égard, *gâtées*, soumises au régime dessert continu : de jeunes herbes vertes et du maïs. Une distribution de grains de maïs au sol peut susciter tous les excès. Mais en même temps, on comprend que débilité et intelligence peuvent

Composer avec les moutons

coexister sans contradiction : « Quand tu vas pour donner le maïs, tu es sûr que les plus *testardes* elles sont devant. Mais elles, elles savent qu'elles ne sont pas toutes seules. Il y en a toujours une à côté, qui est là pour la protéger du chien. Donc, quand elle va s'avancer, ce n'est pas elle qui va arriver la tête la première, pour le chien, c'est celle qui est à côté. Quand la testarde voit arriver le chien, elle freine un peu et... bam!... c'est sa voisine qui prend le coup de dent. Et ça, c'est typique ! Tu en as qui ne se font jamais avoir... enfin, pas souvent. [...] Et il y en a toujours une autre qui n'a pas encore bien compris le truc. Parce qu'il y a 800 bêtes, et qu'il y a un fort potentiel de chance qu'il y ait une nouvelle inexpérimentée à chaque fois. Qui ne s'est pas encore pris le chien, tu vois ? Donc elle, elle se retourne, freine et... c'est sa voisine qui prend. Et jamais elle!... Elle est hypermaline ! »

Qu'on ne s'y méprenne cependant pas. Le problème ne se résume pas à une affaire de confinement, de bergeries, ou de conditions *pas naturelles*. C'est autre chose. Et c'est pourquoi le terme *mal élevé*, avec toutes les consonances d'éducation, de respect, d'apprentissage des limites nous paraît si approprié. Car vous pouvez obtenir un résultat similaire dans des conditions de *nature*. C'est à la possibilité, ou à l'impossibilité de *composer* de manière civilisée que ce terme renvoie, composer un troupeau, ou avec un troupeau, composer avec les humains, comme on dirait d'un enfant ou d'un partenaire social, « lui, il n'y a pas moyen de composer avec ».

Débuts de parcours

« Cette année-là, j'ai eu à garder un troupeau communal, 900 bêtes, 12 *marques*. À chaque éleveur son petit lot de brebis. Ce sont comme des petites familles. Chacune leur petite bergerie, leurs habitudes. À partir du 15 juin, les éleveurs montaient leurs brebis à la montagne et ils les lâchaient. Comme ils étaient 12 éleveurs à avoir des brebis sur le troupeau, ils montaient du pain dur et du sel une ou deux fois par semaine, donc à tour de rôle pour aller jeter un œil en cas de mauvais temps, et les brebis tournaient seules là-haut. Il y avait un glacier au fond, où elles ne pouvaient pas passer... des barres rocheuses, infranchissables... et le bas tout grillagé pour les vaches, parce qu'il est hors de question que les brebis aillent pâturer chez les vaches ! Et ça ne faisait que trois ans qu'ils embauchaient un berger pour l'été. "Vas-y mon gars, tu te débrouilles avec ça." Mais en fait, ça faisait 12 troupeaux. Un truc de fous ! Comme ces brebis n'avaient jamais été gardées, chacune des 12 marques avait son petit quartier. C'était une bergère qui était avant moi et... quand elle a vu le comportement des bêtes, elle ne s'est pas pris la tête, elle faisait, en gros, "quartier libre" la journée, et "je vous ramasse toutes le soir à grands coups de chiens". Et moi, j'ai fait... "redresseur de *biais*" pendant deux mois. Ça a été deux mois la bataille ! Quand je voyais qu'il y avait à peu près 500 bêtes qui étaient *tanquées* au même endroit, je les lâchais et j'allais chercher les autres. Mais il y en avait toujours 20 ou 30 que tu avais oubliées... et qui connais-

Composer avec les moutons

saient bien la montagne. Les jours de brouillard, elles savaient exactement où partir s'échapper... À se demander parfois si elles ne calculaient pas de s'écarter des *ensonnaiillées* pour que je ne les entende pas dans le brouillard... Il n'y a pas eu un jour où je n'aie pas été rechercher le groupe des 40 bêtes de la petite Mamie pour le remettre au troupeau. Alors là, je n'ai fait que ça pendant les deux premiers mois d'été. Je ne le ferais sans doute plus aujourd'hui. Je n'ai jamais vu ma chienne maigrir comme ça, à part là-bas. Et... et moi aussi, du reste. » (Sylvain)

L'idée d'aventures, que nous avons évoquée à l'orée de cette introduction, commence à prendre tournure. Les deux témoignages qui sont venus l'étayer – mais tous ceux que nous avons récoltés concordent – vont bien dans ce sens. Bergers et moutons ont été mis à l'épreuve. Et ces mises à l'épreuve les ont transformés. Pour l'annoncer d'emblée, ils ont appris les uns des autres. Comment transforme-t-on un groupe de brebis débiles en un troupeau bien élevé? Comment devient-on, de berger novice ou inexpérimenté, un meneur de troupeau capable de susciter la confiance, de créer la cohérence, et en même temps de se laisser guider par ce que savent, quand même, malgré tout, ces moutons³?

³ Ce livre est issu d'un matériel d'enquête menée par Michel Meuret en 2011 et 2012 dans le Sud-Est de la France, régions Provence et Rhône-Alpes, intégralement retranscrite, dont le motif était d'aborder les pratiques de mise en apprentissage d'animaux d'élevage par le recueil d'expériences de bergers et

Débuts de parcours

Comment transforme-t-on, comme nous le dit Victor, des moutons pas tranquilles, de sorte à pouvoir dire à leur sujet : « Moi, mes brebis, je les appelle... partout où je suis, elles viennent. Elles me font confiance » ? Comment après deux mois, et quelques kilos en moins, on peut affirmer avec fierté, comme Sylvain : « Je n'ai pas lâché. Je n'ai jamais lâché [...] Et j'ai pu passer toute la fin d'été avec un troupeau complet sous les yeux, qui mangeait comme je voulais qu'il mange » ?

Car tout est à apprendre, même des choses aussi élémentaires qu'un simple déplacement. Les anecdotes abondent à ce sujet. Pour Victor, au tout début, les emmener sur un chemin pour faire 100 mètres prend une demi-heure. Elles sont, comme il le dit « tellement conditionnées au pré-pré-pré... » que lorsqu'elles sont confrontées à quelque chose qu'elles ne connaissent pas, comme la traversée d'un talus comportant des buissons, elles ne veulent pas le traverser... alors, ajoute-t-il, « qu'une grand-mère en béquilles y serait arrivée ! »

L'apprentissage a le plus souvent été étudié comme une affaire où les humains apprennent aux humains, ou dans

de bergères ayant été confrontés à plusieurs « marques » (brebis issues de différents élevages) lorsqu'il s'agit, en collines ou en alpage, de construire un troupeau cohérent : comment ces bergers ont-ils appris à leurs brebis des conditions nouvelles ? Mais il est apparu, au cours des entretiens, que la question de « comment le berger a dû apprendre » ne cessait d'être elle-même évoquée et que les différentes réponses qui y étaient apportées ouvraient considérablement la question, dans la mesure où, nous le verrons, les processus engagés, dans des boucles d'actions réciproques, quantifiés « d'apprendre avec » dont les animaux et les humains sont les acteurs.

Composer avec les moutons

le cas du dressage, les humains apprennent aux animaux. Certes, parfois la relation d'apprentissage se complique, lorsque, par exemple, dans les manuels d'éducation canine ou dans les cours de dressage, l'on comprend que l'éducateur, en fait, dresse un maître à dresser un chien. Mais il est rare, très rare, qu'on parle de la manière dont les animaux apprennent aux humains à leur apprendre⁴.

⁴ À titre d'exception, on pensera notamment à la *métis* que cultivaient les chasseurs et les pêcheurs de la Grèce ancienne, nous y reviendrons. L'ethnologue (et par ailleurs agronome) André-Georges Haudricourt avait, peu avant de disparaître, proposé cette audacieuse hypothèse à ses collègues : « Une question reste pour moi sans réponse : si c'était les autres êtres vivants qui avaient éduqué les hommes [...] ? » (A.-G. Haudricourt & P. Dibia, 1987. *Les Pieds sur terre*. Métaillé, Paris, p. 169.) Voir également son article séminal (1962) : « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », in *L'Homme* 2(1) : 40-50, [en ligne].

Sommaire

Débuts de parcours	5
CHAPITRE I « Souvent le chemin est long... et sinueux, comme une draille »	13
CHAPITRE II « C'est en gardant... »	31
CHAPITRE III Du conditionnement à l'art de s'ajuster	55
CHAPITRE IV Métamorphoses	85
CHAPITRE V Manger comme art d'habiter	111
Épilogue	127
Glossaire	141